

# *mémoire*

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

## Plurielle



**Une rue de Tunis au début du 20<sup>ème</sup> siècle**

N°90 – Décembre 2017

*Les cahiers d'Afrique du Nord*

1

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

## **Sommaire**

### **Editorial**

*La Rédaction*.....3

### **Les chemins de mémoire**

#### **Retour en Algérie**

*Evelyne Sellés-Fischer*.....5

### **Les chemins de mémoire**

#### **Introduction au culte des grottes en Algérie**

*Annie Krieger- Krynicki*.....17

### **Les chemins de mémoire**

#### **Le culte des grottes en Algérie**

*J. H. Probst-Biraben et A. Maitrot de la Motte-Capron*.....19

### **Les chemins de mémoire**

#### **Louis Leschi**

*Odette Goinard* .....37

### **Les chemins de mémoire**

#### **Le musée Yves Saint-Laurent à Marrakech**

*Odette Goinard* .....41

#### **Majorelle retourne au Maroc**

*Odette Goinard* .....44

**Repères bibliographiques** .....46

*Mémoire d'Afrique du Nord*

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

[www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net)

# Éditorial



## La Rédaction

Chers amis lecteurs,

Pour la nouvelle année 2018, nous avons cédé aux sirènes de la nostalgie en publiant le beau texte poétique d'Evelyne Sellès-Fisher. Nous avons aussi recueilli les souvenirs transposés de Carmel Sammut, d'une jeunesse franco-maltese en Tunisie. Nous voudrions vous faire savourer la truculence et les trouvailles de la littérature orale marocaine collectée par Micheline Galley.

Avec le culte de Mithra et son sacrifice du taureau célébré tout particulièrement à la fin décembre, on retrouve les traces de l'expansion romaine en Afrique du Nord : les légions romaines véhiculant l'adoration de cette déité. Culte qui s'est renouvelé avec celui, plus populaire, des grottes, ainsi qu'en témoignent des travaux d'anthropologie très anciens, mais aussi récents. Texte qui s'inscrit dans la suite logique de l'Histoire des Sept Dormants qui nous a été racontée dans le numéro précédent par Odette Goinard qui, dans le même domaine, retrace aussi la biographie d'un archéologue, Louis Leschi. Elle nous fait aussi visiter à Marrakech, le musée Majorelle et celui d'une architecture d'avant-garde, récemment voué à Yves Saint-Laurent qui naquit à Oran.

En 2018, nous espérons poursuivre notre œuvre de communication grâce à votre fidélité.

La Rédaction



## Retour en Algérie

Evelyne Sellés-Fischer

L'exil marqua prématurément la fin de mon enfance... quand le bateau de l'exil s'éloigna des côtes, sur lequel on n'avait pas souhaité monter. Depuis, je suis comme le bateau sur son ber impatient de prendre la mer. Il me faudrait un embarcadère familier. Mon embarcadère ; dans ma ville ouverte sur la mer. Dans les villes ouvertes sur la mer, seraient-elles labyrinthiques, on ne pourrait pas se perdre, la mer vous est une boussole fidèle.

Il est, en Algérie, un petit village auprès de ma ville, que je sais, où je retournerais bien, au calme, à l'abri. Á l'abri de quoi, sinon de moi ?

Toi ma ville de là-bas, que m'as-tu fait ? Quel sortilège m'as-tu jeté pour que tu hantes à ce point mes nuits ?

Quel souvenir malheureux m'as-tu laissé pour que j'essaie en vain, de t'oublier ?

Quel souvenir heureux m'as-tu laissé pour que le mot « voyage » ne m'évoque que le retour vers toi ?

L'homme que j'ai aimé me disait, face à la mer :

« *Regarde le bout de mon doigt, de l'autre côté, c'est l'Algérie.* » Plus tard, il m'y a accompagnée.

Que m'as-tu fait ma ville, pour que je me voie sans cesse aller vers toi comme on aperçoit la silhouette familière d'un autre qui nous est cher, qu'on n'arrive pas à rattraper au milieu de la foule ? Que je te regarde sans cesse à l'intérieur de moi et que tu sembles me regarder te regarder. Les regrets et les rêves boucanés par les ans ont la dent dure, ils finissent par venir à bout de la mémoire rétive tentée de devenir muette des souvenirs accumulés.

Alors j'y suis retournée ; une fois encore.

Il me fallait retrouver les odeurs d'Algérie dans les ruelles surchauffées, l'ail, le piment, le poivron, l'huile d'olive et la soubressade, les sardines grillées, la menthe fraîche, l'odeur forte de l'huile des beignets... qui se mêlent en ma mémoire à celle du savon de Marseille quand ma mère faisait à la main la lessive des petites choses délicates. Mieux que la touffeur du métro quand l'odeur de la foule compressée dans les wagons est toute empéguee de la sueur d'une journée de travail, des parfums bon marché, des remugles de repas mal digérés.

Le tabernacle secret de ma mémoire est lourd de ces petits souvenirs de tous les jours qui en disent plus long que n'importe quel livre d'histoire. Il me fallait un retour à la mesure de ma désespérance. Retrouver « *la tristesse du plus profond bonheur* » de Nietzsche. Les sens en éveil.

Je pris l'autoroute jusqu'à Marseille, puis le ferry. Les beaux bateaux qui nous ont arrachés aux rives familières n'existent plus. Les ferries les ont remplacés, moins poétiques, moins évocateurs d'aventures. Mais je n'imagine pas partir en Algérie autrement que sur la mer. Une traversée c'est quelque chose. Le bateau vous engouffre en son ventre pour ne vous recracher que sur le quai de l'arrivée. Entre les deux, un long espace de temps hors du temps, vous prend en otage, nourri par le seul bruit des machines et le parfum de la mer. Traverser la mer en bateau c'est repenser à la traversée forcée, à cette époque où la France s'est privée de ce bout de patrie qu'elle avait implanté au nord de l'Afrique un siècle plus tôt. Elle s'en est séparée comme un train laisse un wagon en gare avant de reprendre son chemin. Alors, le poids du chagrin était tel qu'il aurait pu faire couler les bateaux qui partaient sur l'autre rive.

Les oiseaux qui escortent les pêcheurs et les remorqueurs sont des compagnons de la mélancolie ; comme les marsouins qui accompagnent joyeusement le bateau qui part et celui qui arrive lui sont un remède apaisant. Ils furent au rendez-vous, oiseaux et marsouins..., fidèles auspices bienveillants.

L'Algérie est une banlieue de la France, il suffit de traverser la mer intérieure, la Méditerranée, baptistère géant qui fait passer du nord au sud, de la mosquée à l'église et vice versa dans l'autre sens. La mer où déjà murmure l'Algérie. Mais où se situe-t-elle, cette Algérie qui est la mienne ? Peut-être, depuis qu'elle a traversé ce que Malraux appelle « les crises de folie de l'histoire », n'est-elle qu'à l'intérieur de moi. C'est donc ma mer intérieure que je traverse et ça, c'est

une autre histoire. Je n'ai l'intention ni de faire allégeance à l'Algérie d'aujourd'hui ni de renier mes origines. Juste me réconcilier. Sinon avec elle, du moins avec moi-même.

Il faut dépasser l'histoire pour atteindre à l'authenticité du pays, cette terre aussi proche des paysages bibliques que d'une profanité singulière qu'elle est la seule à admettre peut-être. Mais ce pays résiste à se faire connaître totalement. Le melting-pot, après l'Antiquité, s'est perpétué dans les différentes races venues des rives de la Méditerranée sans jamais réaliser l'utopique unification, malgré tant de similitudes sur ces rives ensoleillées ; creuset méditerranéen fertile qui fait que, où que l'on aille, Italie, Grèce..., on se sent un peu chez soi. Trop de peuples ont laissé leur trace en Algérie, se sont battus pour elle comme on se bat pour une femme. Une femme trop convoitée peut-elle ne dévoiler ses charmes qu'à un seul homme ?

À quelle authenticité souhaitais-je atteindre en effet ? Celle des Phéniciens ? Des Numides ? Des Romains ? Des Arabes ? Des Espagnols ? Des Ottomans ? Des Français ? Ou celle des Algériens d'aujourd'hui, héritiers enrichis de tous ceux-là ? Tous ces peuples qui ont foulé ce sol sans jamais réaliser l'unité, dont les morts même sont séparés dans les cimetières, priant ce Dieu qu'on ne partageait pas qui pourtant, s'il existe, doit bien être le même.

Cette terre me vivifie, je m'y vérifie, je m'y ressuscite, elle me ramène à la vie. Elle est un album de photos vivant, pas une vieille image argentique fixée, immortalisée sur papier glacé. L'Algérie, où que j'aie, je l'emmène avec moi car elle est en moi, mais il n'y a qu'ici que je peux véritablement la retrouver, même défigurée.

L'intense activité du port paraît plus brouillonne bien qu'aussi bouillonnante. La palpitation de la ville est déjà perceptible. On la sent battre, la ville, comme le cœur de l'oiseau effrayé qu'on tient prisonnier dans le creux de la main. Les bruits sont les mêmes en arrivant au port. Au passage, le petit phare du rocher de Srigina qui a jeté l'ancre vers Stora, caresse la mer une dernière fois avant l'aurore.

On croyait avoir tout oublié et ça repart dès le pied posé sur la terre ferme, comme quand un amant trop cher qui vous avait quittée vous revient et dès qu'il revient vous vous jetez dans ses bras. En vérité je me demande ce que je viens chercher ici que je n'aie déjà trouvé.

Pourtant j'ai le sentiment de fouler ce sol pour la première fois. La ville me tend la main. Au premier abord elle me semble sans rumeurs mais nous n'en sommes qu'aux premières lueurs du jour. Elle ne palpète plus au même rythme et c'est comme si rien de mauvais ne s'était passé entre elle et moi. Affluent des souvenirs à n'en plus finir. Jamais je ne pourrai faire que les larmes ne me viennent aux yeux. Le vent s'est nourri, sur son passage, de toutes les senteurs des fleurs nouvelles nées au matin et me les apporte en une offrande matinale comme on le ferait à des dieux ignorés mais généreux, semble-t-il.

Y a-t-il loin cependant, entre celle qui est partie, enfant, et celle qui revient ?

Les cuves de pétrole ont un peu plus envahi la colline depuis mon dernier voyage. Les marchands de chips ambulants ont déserté la plage réduite à sa plus simple expression. Foin des regrets. C'est bon, je suis rentrée chez moi. J'ai une pensée émue pour Ulysse.

Les choses, au fond, sont-elles si changées ? La figue barbare du nopal à la chair lumineuse comme un soleil n'a-t-elle pas le même goût ? Et l'air mouillé par les embruns n'est-il pas aussi salé ?

Finalement, malgré les bombes d'autrefois, malgré l'exil, je considère comme une chance d'avoir vécu dans l'Algérie telle qu'elle était alors, superbe bâtarde aux racines profondément ancrées dans les civilisations prospère ; même si la situation nous interdit de rêver désormais, parce que l'Histoire avec « *sa grande Hache* » comme disait Georges Pérec, a été incapable, impuissante à imaginer ici un melting-pot luxueux, un patchwork invraisemblable mais riche, une manière de famille recomposée.

S'agitent quelques fantômes familiers. Ma mémoire m'est un prompt renfort. Je sais que, à l'horizon de ma mémoire lointaine, je vais redessiner peu à peu mes souvenirs, comme l'enfant qui a trop tôt perdu sa mère tente de tracer quelques traits qui lui ressembleraient un peu ou qui...

Nous allions à la plage, nous faisons de la musique, les plus riches allaient au tennis ou faisaient du bateau, du cheval. Ce n'était pas mon cas. La radio crachait des mauvaises nouvelles que les parents ne prenaient pas la peine de nous expliquer, mais ne nous cachaient pas non plus, d'où nos cauchemars peuplés d'hommes malveillants armés de coutelas, prêts à nous couper le cou. On s'inquiétait, puis on oubliait, jusqu'à la prochaine mauvaise nouvelle, les poteaux électriques coupés par les fellaghas, le prochain attentat, toutes ces choses qui devenaient de plus en plus fréquentes. On s'habitue à tout, même au pire. Le FLN commençait à faire beaucoup trop de victimes, la répression était de plus en plus forte.

Une amie me raconte aujourd'hui sa vie d'enfant algérienne, qui ressemble fort à la mienne sinon que nos mauvaises nouvelles étaient leurs bonnes nouvelles. Et réciproquement, la vie de l'une étant pour l'autre comme le négatif d'un appareil argentique. Souvenirs communs dans ce pays aux sangs mêlés.

Nous faisons cela avec la pudeur de qui ne veut pas blesser l'autre. Nous tombons d'accord sur l'idée qu'il faudrait arrêter de parler de la colonisation comme on parle d'une invasion de criquets. Nos concessions s'arrêtent là pour le moment.

À notre petit niveau, nous sommes en train d'éradiquer la haine de deux peuples apprise autrefois avec la peur. J'ai l'impression, agréable et désagréable à la fois car je suis aussi exclusive en souvenirs qu'en amour, que ma mémoire, que mes souvenirs, sont ceux de tous ceux qui ont vécu cela.

Elle m'emmène pour une promenade dans les villages alentour, sans dire un mot. Les fermes des anciens colons, dégradées, à la dérive, aussi profanées que les tombes au cimetière, semblent des carcasses d'animaux abandonnées, des ossements blanchis perdus dans le désert de l'oubli, pierres écroulées, linteaux effondrés où l'on croit lire une date en chiffres romains, poutres attaquées par la vermine, vergers abandonnés, routes dégoudronnées, chemins rabougris qui ne mènent plus nulle part. Ici une pergola délabrée où devait s'agripper, comme chez grand-mère, une odorante glycine ; une cour vide où résonnaient autrefois le caquetage des poules et le rire des enfants, à moins que... je repense à mon

oncle et ma tante assassinés dans leur cour, le corps déchiqueté de l'un par quatorze balles de mitraillette et encore vivant, la terre dans la cour, rouge de son sang et sa femme, ma tante, abattue de sang-froid d'un trou bien rond dans la nuque ; une cave à vin abandonnée qui embaume encore le goût du raisin qu'on foulait aux pieds ; des murs lézardés décrépis, plus de fenêtres par endroit ou alors volets battant au vent ; balustres brisées où de jolies jeunes filles aux corps dorés par le soleil ont dû s'appuyer avec coquetterie pour envoyer de discrets baisers à leur jeune amoureux ; tas d'ordures ; routes défoncées. Là, on a rapiécé une aile du bâtiment avec un rajout de briques. Ici, deux palmiers rachitiques, un tas de palmes séchées à leur pied, participent à la désolation. Le tracé de l'autoroute entre Skikda et El Harrouch traverse une ferme morcelée. Soudain, miracle dans cette désespérante désespérance, un puits ancien magnifique, chaulé, surgit du carnage comme une image biblique. Le puits, où l'on vient puiser l'eau de la vie, où les femmes viennent bavarder à l'heure où la chaleur se calme un peu, où les bêtes s'abreuvent dans la paix du soir.

Au retour, il fait nuit. Nous nous taisons. Nous longeons la plage dunaire de Jeanne d'Arc où la mer déferle comme autrefois, comme si rien n'était changé. Un rai de lune s'y est attardé. Rien. Tout. C'est magique.

Ma première visite est au cimetière. Les cimetières d'Algérie sont les gardiens de notre histoire oubliée. L'Algérie, cercueil de nos espoirs de jeunesse, sera bientôt hantée par nos seuls fantômes.

Reposoirs...

Chacune de mes visites au cimetière sera un pèlerinage. Je veux revenir saluer les mânes de ceux qui m'ont précédée dans la tombe familiale vidée de sa substance par les profanations répétées... que j'ai fait refermer sur son vide lors de mon dernier voyage. Je veux, comme ma mère le faisait, venir ici me souvenir, même de ceux que je n'ai pas connus mais qui sont de ma lignée. En mémorial.

Le cyprès qui jouxte la tombe, qu'on n'a pas encore coupé, dressé comme un doigt, m'indique le chemin. Sur ce qui reste des tombes profanées par l'homme, ravagées par la pluie et le temps, des mains vengeresses ont inscrit des signes

indéchiffrables, des tags irrespectueux. On peut encore y lire, gravée dans le marbre, la ferveur des pauvres gens qui se nichait jusque dans les prénoms désuets : Sauveur, Toussaint, Ange...

Puis le marché, vers midi.

Le cimetière et le marché. Deux passages obligés quand on arrive dans une ville, hors l'église, bien sûr. Mais ici point d'église, elle a été détruite après l'indépendance.

C'est dans les marchés et les cimetières que bat le cœur d'un peuple. Le cimetière : la mort. Le marché : la vie. Là, point de lutte des classes, tous sont contraints à la mort et à la nourriture du corps à défaut de celle de l'esprit.

Au marché, la chéchia du vendeur d'épices évolue au milieu des sacs de jute à col roulé, colorés, d'où émanent tous les parfums de l'orient. Est-il le fils de celui chez qui ma mère achetait ces poudres magiques qui embaumaient et coloraient notre cuisine ?

Viendra le tour du musée où vont mourir les civilisations.

Ma ville est délabrée, mal, voire pas, entretenue. Je le savais. Ma ville sent l'abandon. Qu'importe. Je ne céderai pas au démon de la critique. Il suffit du regard de braise de cet enfant qui passe, me regarde profondément et me sourit... et tout recommence.

La ville tout entière m'est une invite à la nostalgie, elle ne m'en émeut que davantage, comme une vieille dame qui a perdu ses attraits. Partout les souvenirs m'empoignent et ne me lâchent pas. Là c'est Michel le chauffeur du car brinquebalant qui trimbalait des gamins criards vers les plages de Stora. Et là-bas... n'est-ce pas..., oui, c'est mon père, fantôme bienveillant. Il m'avait emmenée un jour dans son véhicule de service et j'étais allée avec lui le garer au garage des PTT qui sentait le travail, la graisse et l'essence. Et voici les jeunes communiantes dans leur robe de pureté au sortir de l'église qui n'en finit pas de sonner. Qui en a fini de sonner !

Sur la place débarrassée de ses cabanes à glaces, plane l'ombre de Malek Chebel récemment disparu, peu après mon Jacques et après l'ami Mohamed, mes derniers disparus, partis Dieu seul sait où, c'est le cas de le dire, s'il détient

les secrets de l'au-delà. Ces trois-là n'ont pas connu la guerre d'indépendance comme on dit, les uns parce qu'ils sont nés après, l'autre parce qu'il n'a pas fait son service militaire. Ils se sont rencontrés là-bas tous les soirs d'un été devant le thé de l'amitié, sur la place que, à l'heure où la chaleur commençait à se supporter un peu, l'on arpentait jadis de haut en bas et de bas en haut, jusqu'à la nuit, à l'heure de l'anisette et de la kémie, selon la coutume espagnole du *paseo* (*faire le paseo*, c'est « faire le boulevard », nous, « nous faisons la Place »). Après, on pouvait aller déguster de délicates brochettes d'abats *Chez Marie*, tandis que les jeunes faisaient pétarader leur Lambretta.



La paix du soir tarde à tomber, je m'installe face à la mer sur la terrasse encore suffocante de chaleur. Une barcasse attardée, violemment colorée, rentre au port. J'envie la femme qui attend cet homme buriné, fatigué peut-être mais vigoureux, comme ma mère attendait mon père, anxieuse pendant cette guerre pompeusement qualifiée d'un hypocrite « les événements », dès qu'il avait un peu de retard, craignant un attentat, une embuscade, une bombe...

C'est l'heure où les enfants ont quitté les plages. Les jeux des enfants à la plage dans la chaleur du plein été, n'ont pas changé. Je rêve que je suis un alcyon qui construit son nid sur la mer et se laisse aller.

Au retour d'une promenade, dans la cuisine de mon amie, l'odeur du basilic froissé. Dehors, celle, puissante, de la résine des térébinthes. Et les larmes sur ma joue qui n'en a que trop l'habitude.

Je m'abandonne et reviens en arrière quand ma grand-mère m'emmenait sur le mamelon qui surplombait la mer. Je me sentais pousser des ailes, j'étais une reine. C'était comme si j'embrassais d'un regard le monde tout entier ; et il m'appartenait. Voilà que je retrouve cette plénitude, assise là, face à la mer. Devant une salade de tomates, je suis Dieu devant sa Création.

L'or solaire cède peu à peu à la pâleur de la lune. La mer se pare de diaprures crépusculaires tandis que les martinets s'affolent avant la nuit et éraflent le ciel. Je les regardais sur notre terrasse ; notre terrasse n'existe plus, l'immeuble où nous habitons a brûlé cette année.

La mer frémit à la faible brise du soir encore tiède, qui ride un court instant le visage de notre Phœbé qui s'y mire ; petite brise de mer qui vient saler délicatement mes lèvres.

La première nuit je ne dors pas et la pleine lune qui me dévisage n'y est pour rien. Elle se reflète dans l'armoire à glace, vestige évident des anciens propriétaires pieds-noirs. Peut-être un cadeau pour un mariage ? Je pense à ceux-là qui s'y sont regardés pour la dernière fois avant la débâcle de 1962, avant de laisser la clef sur la porte - qu'importe les voleurs quand on abandonne tout - , ou de la glisser négligemment dans sa poche, en dernier souvenir. Parce que, quand on tient fort dans sa main la clef de ce qui fut longtemps chez soi, même s'il n'y a « plus de chez nous », comme disait mon père, elle continue à ouvrir ce que la mémoire n'oublie pas.

Je quitte mon lit et m'installe sur la terrasse comme le faisait mon père les soirs de sirocco et que je le rejoignais en cachette de ma mère qui n'était pas dupe. La nuit, la ville se tait. La lune, toujours la lune témoin de nos insomnies, vaguement embusquée derrière deux petits nuages blancs qui n'arrivent pas à perturber le ciel, n'a pas de mal à éclairer la route sans réverbères. Il me suffirait de la traverser, j'enlèverais mes vêtements et j'irais nager nue dans la mer certainement encore tiède de la canicule de la journée. Mais je suis en pays musulman, je ne le ferai pas. Je ne m'abandonnerai pas à cette union sensuelle du corps avec la mer, ces profanes épousailles. La contemplation esthétique me permet de canaliser mes émotions encore trop vives ; une sorte de catharsis.

Le soleil à son lever me retrouve assoupie et m'offre l'immensité, la mer ouverte sur l'infini. Une merveille. « La » merveille du monde. Je te salue, soleil, comme le soldat salue le drapeau. C'est la levée de tes somptueuses couleurs.

D'abord, chez vous, dis-je à mon amie car elle sait me comprendre, même si l'Histoire nous a donné tort, c'est aussi chez moi. Je m'y sens chez moi, en tout cas. Marcher sur ce sol, les chemins, les plages, les ruelles empoussiérées, me donne un sentiment de liberté retrouvée. Il n'est pas jusqu'à l'odeur de pissat dans les caniveaux des quartiers sales, la suave puanteur des souks qui mêle les parfums d'orient, ceux des épices, aux relents de mauvaise cuisine, ou des caniveaux bouchés par les immondices, qui ne ravive en moi un souvenir qui s'inscrit à côté du parfum du mimosa et de la glycine. Tout cela me régénère.

Il est des jours où l'haleine brûlante du sirocco annihile la volonté. L'odeur moite de la chaleur monte d'un sol craquelé, desséché, qui semble marqué de rides profondes comme le visage d'une vieille. Même les palettes de nopal au bord de la route semblent desséchées. J'ai renoncé à lutter contre cette chaleur suffocante. De tout façon, elle aussi fait partie de mes souvenirs.

Ce que je retrouve ici me ravit, ce sont les trésors accumulés au cours de mes premières années, comme ce premier objet que je m'étais acheté « avec mes sous » chez un bijoutier M'zabite, une Khamsah, une petite main de Fatma en argent qui, pour les femmes arabes, conjure le mauvais sort. Khamsa, c'est le chiffre cinq en arabe. On disait « tape 5 » quand on était d'accord, de « adreb khamsah » en arabe, pour dire « d'accord ». Ou « cinq dans ton œil » ou « cinq dans l'œil du chitane (le diable) » pour conjurer le mauvais œil, en arabe : khamsah fi aïnek » : cinq doigts dans ton œil.



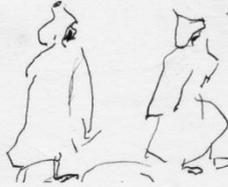
En fin d'après-midi je fais généralement une promenade le long de la mer. Parfois je pousse jusqu'à ce qui reste du « petit bois » qui finit de chauffer au soleil et répand une odeur de pin brûlé, d'incendie parfumé comme un encens. Dans un creux d'éboulis, ces ossements oubliés de la civilisation, où se racornissent les étrons des chiens qui affriandent les mouches gourmandes, j'ai trouvé une pièce étrange comme j'en trouvais autrefois au « Pont romain » comme s'appelait la maison de ma grand-mère, avec sur l'avvers, une figure romaine je crois, je vérifierai.

Tandis que la jeunesse des villes d'Europe est sacrifiée sur l'autel du terrorisme, les couchers de soleil d'ici continuent d'ensanglanter la mer de leur lumière transfigurée, dans une tragédie quotidienne du coucher, sortilège qui nous signifie la mort. De profundis éclatant. Et ce silence... le même que lorsque, enfant, j'allais sur le mamelon écouter la mer et le vent.

Ma ville me tient prisonnière, telle Calypso qui retint Ulysse dans son île pendant sept ans. J'ai tout oublié. J'ai goûté au miel du loto. Le fils de Laërte viendrait-il me chercher, c'est décidé, je ne partirai plus. J'ai atteint l'ultime et définitive escale. Je ferme mon livre de bord devenu inutile. Personne après moi, pour le lire.

*Evelyne Sellés-Fischer*

**ODE POUR NE PAS OUBLIER**



*LE JARDIN D'ESSAI*

**Recueil de poèmes de l'auteur. Le Jardin d'Essai - 2014**

## **Introduction au culte des grottes en Algérie**

**Annie Krieger- Krynicki**

Il semble que ce culte soit lié à celui de Mithra comme on le verra dans le texte suivant, d'autant plus précieux que les études sur le sujet soient rares. Ce rite oriental fut adopté par les Romains après leur capture des pirates de Cilicie, en Asie-Mineure en 78-67 AJC. Des grottes et des sanctuaires furent découverts dans la partie montagneuse de la région. Réimplantés en Italie, les pirates répandirent le culte dans les légions romaines. Les légionnaires importèrent à leur tour ce dieu dans leur périple et pratiquèrent dans leurs camps son adoration. On peut donc suivre à la trace la colonisation romaine au fil des découvertes des lieux de culte de l'Italie à la Dacie (Roumanie) en passant par les provinces danubiennes, l'Allemagne, l'Autriche jusqu'à l'est de Vienne (Vindobona). Sous le commandement de Valerius Maximus, originaire de Dalmatie, la III<sup>ème</sup> Légion Augusta (183-185 AJC) occupa la Numidie. Des autels aussitôt s'élevèrent en particulier dans la région de Lambèse (Algérie). La II<sup>ème</sup> Légion Herculia se cantonna aussi à Sétif. Et on a trouvé aussi des monuments dans la région de Philippeville, dans le Constantinois, à Cirta et près du Rummel. Mais également au Maroc, près de Tanger et jusqu'en Tripolitaine. C'est à dire dans tous les avant-postes africains. Ce culte était initialement pratiqué dans une grotte dont la voute représentait le ciel étoilé. Près de la grotte choisie, devait couler une source, deuxième élément naturel indispensable pour asperger les fidèles d'eau lustrale. Sur les parois de la grotte, était sculpté ou gravé le dieu, sous les traits d'un jeune et robuste éphèbe, coiffé d'une mitre asiatique ou d'un bonnet phrygien, les bras dénudés et en train d'égorger un taureau d'où jaillissait le sang, symbole de vie éternelle pour les adeptes qui en buvaient. Mithra était associé au dieu du Soleil. Lumière, terre, eau, autant d'élément de la cosmogonie, pour autant mystérieuse, issue des mythologies de la Perse, avec la lutte du bien contre le mal et aussi de celles de l'Assyrie.

Un relevé des Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithra a été effectué par F Cumont (1896-1898) Bruxelles. Entre 1956-1960, un résumé très complet en a été donné par un historien hollandais M. J. Vermaseren, publié aussi à Bruxelles. Il permet de cerner les contours de ce dieu mystérieux, tout en étant très populaire et qui disparut avec l'Empire romain. Il avait manqué une étude sur le pourtour méditerranéen. Ce vide a été comblé par cet article publié par la Revue Anthropologique en 1939 et à laquelle ont contribué les fouilles réalisées par des amateurs, notables vivant sur le sol algérien et membre de sociétés archéologiques.



## **Le culte des grottes en Algérie**

**J. H. Probst-Biraben et A. Maitrot de la Motte-Capron**

Les cultes chtoniens, en Afrique, comme en Asie d'ailleurs, se perdent dans la nuit des temps. D'où viennent-ils, c'est-à-dire quels souvenirs effacés recouvrent les vestiges actuels ? Que remplacent les offrandes et invocations aux génies, aux djnoun anciens des Berbères fusionnés avec les génies musulmans appelés de ce nom ?

Il est difficile d'y répondre avec clarté et simplicité. Sur un fond psychologique ethnique très ancien d'animisme général, se sont greffées des croyances plus évoluées de l'antiquité historique, perses, puniques, helléniques et romaines, dégénérées ensuite en révérence à des génies de la nature à la fois païens et musulmans, les djnoun.

En somme, les mythologies des dominateurs successifs de l'Afrique du Nord se sont superposées à celles des autochtones, ou tout au moins des peuples qu'ils ont trouvés déjà établis sur ce sol. Le phénomène se constate dans toutes les survivances, supportées ou tolérées par l'Islam, et par exemple à propos des grottes qui nous occupent aujourd'hui.

La théorie d'Andrew Lang et de ses disciples, que les croyances et les rites analogues, successifs, appartenant à des hommes du même stade de civilisation, fusionnent naturellement, sans avoir pour cela de liens de filiation, se vérifie. Nous ajouterons que dans l'Afrique du Nord, ils se renforcent par addition fort souvent, mais d'autre part, assez fréquemment aussi, en changeant de forme et avec usure de beaucoup de détails, pour ne laisser qu'une forte armature, manifestation de la mentalité essentielle, à peine entamée par l'islamisation et le contact des Européens. Comme le dit le savant professeur M. H. Basset, à propos des grottes du Maroc, ce sont des lieux de réunions importantes, de moussems à dates fixes, ou au contraire de visites

intéressées au courant de l'année, dans le but d'obtenir une grâce, meilleure récolte, ou guérison. Des offrandes et des sacrifices d'animaux accompagnent réunions ou visites isolées. De plus les assistants, qui passent souvent des nuits à la belle étoile à l'entrée de la caverne, appartiennent indistinctement à toutes les races et religions du pays : Berbères et Arabes musulmans, juifs<sup>1</sup>.

Ceci ne nous étonne pas, en raison de la communauté de croyances au mystère des grottes, recouvertes par le judaïsme ou l'islamisme, et aussi de l'origine autochtone de la plupart des israélites africains, berbères auxquels s'adjoignirent des résidus des invasions successives de l'Afrique du Nord, convertis au mosaïsme par quelques Palestiniens et Aaronides, peu après la destruction du 2<sup>ème</sup> Temple, au 1<sup>er</sup> siècle de J.-C.

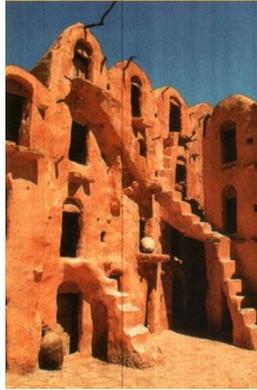
M. Basset, que nous suivrons souvent, quoique nous traitions ici particulièrement de l'Algérie, nous paraît peut-être trop insister sur le sentiment de crainte de l'obscurité et de l'intérieur de la terre, comme cause primordiale de ce culte chtonien. Il y a sans doute un peu de cela, mais aussi autre chose. L'appréhension est connue. Les indigènes n'entrent pas volontiers dans ces grottes sacrées et refusent souvent d'accompagner les voyageurs européens touristes ou spéléologues. Mais la règle n'est pas absolue, il y a des grottes habitées aux portes de Fez, des villages de troglodytes en Tunisie et en Tripolitaine. Il semble donc que la peur des antres obscurs diminue, à mesure que l'on va de l'Ouest à l'Est, très forte au Maroc, elle l'est beaucoup moins en Algérie et très faible plus loin.

Souvenons-nous à ce propos des Matmata tunisiens, du Djebel Ifran (montagne des grottes) les Beni Ifran, où il existe de petites cités fort curieuses de grottes aménagées, naturelles ou en partie maçonnées vers l'extérieur, dont certaines sont fort vastes et sombres par conséquent. Il y a d'autres troglodytes dans les Zenata des confins marocains, et des anfractuosités habitées dans la région de Tlemcen, à la limite en somme du Maroc et de l'Algérie. Ces demeures sont, il est vrai, à flanc de falaise, et non dans de profonds souterrains, non point

---

<sup>1</sup> René Basset, *Le culte des grottes au Maroc*. (Thèse Alger, 1920.)

parce que leurs habitants éprouvent de la peur, mais pour jouir de la lumière et de la chaleur solaire sur une des faces de leurs grossières maisons<sup>2</sup>.



**Grottes de Matmata au 21<sup>ème</sup> siècle**

Ces tribus sont donc excentriques, exceptionnelles, obligées par plusieurs motifs à habiter des trous, des sortes de tanières en somme ; extrême pauvreté, absence de matériaux propres à construire des gourbis ou des cabanes ordinaires. Des gens qui n'aiment guère les agents de l'administration, par exemple contrebandiers ou fabricants clandestins de poudre, se réfugient aussi dans ces caves fournies par la nature, ou qu'ils aménagent, à titre de bandes d'individus pratiquant les mêmes professions irrégulières ou même de particuliers isolés. Il convient de ne donner ces faits d'utilisation de grottes ou anfractuosités pour l'habitation qu'avec réserve. Ils indiquent une diminution de la crainte des cavernes peu profondes. Il n'y a pas d'exemples d'habitation d'antres très vastes, s'enfonçant loin du jour, surtout dédiés à un culte. Il faut noter aussi un détail assez important : tous les objets de culte chthonien ne sont pas de vraies grottes. Souvent, ce sont simplement des abris semi-naturels ou même artificiels, anciens sépulcres phéniciens, latomies, abris obscurs formés par des végétaux grimpants au-dessous d'une ruine, pseudo-grottes liées à un souvenir quelconque, inutilisables par des individus isolés comme demeures. On

---

<sup>2</sup> **Jacquet, Refuges aériens de l'Aurès. (Soc. Arch. de Constantine, 1911).**

doit donc distinguer les grottes ou abris naturels, des artificiels, des pseudo grottes, ceux d'habitation et ceux liés à un culte. Attachons-nous surtout à ces derniers. D'ailleurs, ici aussi, faut-il séparer les cavernes et assimilées, sur lesquelles la tradition fournit des renseignements précis, celles de souvenir imprécis, cependant vénéré, enfin les superstitions nées de l'imagination orientale des peuples de l'Afrique.

Ceci est valable pour le présent, mais nous sommes mal informés, dans l'état de la science préhistorique sur le caractère sacré de certaines grottes habitées par les hommes du néolithique. Ceux-ci, comme il ressort des remarquables travaux des spécialistes, au contraire des Européens, n'ont pas laissé de stations en rase campagne. Les mobiliers extrêmement variés, parmi lesquels on trouve des crânes et même des squelettes, ont été découverts par Pomel au Cap Carbon, Debruge à Ali Bacha, aux Aiguades, au Pic des Singes, à Fort Clauzel, à la grotte des Hyènes, à celle des Ours au Djebel Tertas, (province de Constantine) ; par Morris, à Tijjar ; Reygasse dans la région de Tébessa, Arambourg dans la région des Beni Sezouel, à Afalou bou Rhummel.

Il est très probable en effet que des cultes ont été pratiqués dans ces grottes, aux forces de la nature, sans doute aux défunts, mais nous ne pouvons actuellement les reconstituer. Cela permet d'affirmer l'extrême antiquité de l'attention intéressée portée aux grottes par les peuples africains. Tout n'est pas exploré, loin de là, mais il sera possible bientôt d'établir solidement la justification de l'appellation antique de l'Afrique, pays des grottes. Qui sait, émettons cette hypothèse en passant, si le nom même d'Afrique, Ifrikia, ne signifie pas justement pays des grottes, puisque le terme d'Ifri, pour désigner une caverne ou un trou un peu important, se retrouve partout. Le Maroc, dans des régions creusées de grottes, nous offre les exemples des Beni Ifren dans les Zenata et les Ait Ifri dans le Dadès. Le nom actuel, depuis la conquête musulmane, adopté par les Arabes, d'afrit pour désigner un djinn malfaisant, paraît venir aussi du mot berbère Ifri, d'autant que les afrit hantent surtout les cavernes dans la croyance populaire.

Après le préhistorique, les conditions de sécurité n'ont guère changé et les hommes ont continué à trouver refuge sûr et abri contre les éléments, individuellement dans les grottes ou pseudo-grottes, collectivement en qualité de tribus troglodytes permanentes, ou semi permanentes, c'est-à-dire à l'occasion de la transhumance. En Algérie, nous l'avons dit, la présence de squelettes et les gravures rupestres, permettent de présumer déjà l'accomplissement de rites funéraires inconnus, dans les cavernes et abris sous roches. Les squelettes animaux proviennent vraisemblablement de sacrifices, les humains sont ensevelis avec un soin et un respect évident, comme le relatent les auteurs précités.



**Matmata : grotte troglodyte (début 20<sup>ème</sup> siècle)**

Les musulmans, qui, d'habitude, n'éprouvent aucune horreur pour les sépultures islamiques, les visitent familièrement, en font des buts de promenade, ont au contraire une certaine appréhension pour les cavernes préhistoriques. On n'ose y entrer quoique moins qu'au Maroc. Ici comme là, on veut y trouver les tombeaux de patriarches, souvent de Noë et de sa fille, par exemple dans la région de Nemours. Dans les mêmes parages, citons la grotte où serait enseveli Josué, Sidi Youchia<sup>3</sup>.

On y fait revivre la légende des 7 Dormants et de leur chien, importée sans doute en Afrique par le Christianisme, puis l'Islamisme. Le livre sacré des Arabes ne parle pas de caverne, mais d'une chapelle au-dessus d'elle, mais les hadits

---

<sup>3</sup> Sloush : Les Hébréo, Phéniciens. (Archives marocaines, XIV.)

racontent l'histoire telle que les chrétiens la connaissent et les noms des dormants que ne donne pas le Qoran.

Ici, fait assez rare, nous avons affaire à une tradition transmise et conservée sans déformation. Ces grottes funéraires en général jouissent de prérogatives magiques. Une grenouille prise à l'entrée de l'une d'elles, comme sur une tombe de cimetière, est habillée en homme ou en femme, selon le sexe du consultant, et mise dans sa couche pour servir d'intermédiaire à des oracles d'outre-tombe, donnés en rêve. A la vénération générale se mêle la croyance aux trésors cachés dans le sein de la terre, gardés par des djnoun, que l'on peut commander par des incantations accompagnées de sacrifices de volatiles ou même d'ovidés. On a prétendu que certaines cavernes avaient été l'objet de cultes solaires. Au Maroc, dans la caverne des idoles, près de Tanger, on a trouvé des têtes de bélier en terre cuite. A l'Ouest donc le fait est prouvé, mais à l'Est, en Algérie notamment, nous croyons plutôt à la perpétuation de cultes agraires, d'autant que les fêtes données devant les grottes ne s'accomplissent pas toujours aux solstices, mais souvent au printemps. L'attribution agraire paraît donc plus prudente en Algérie.

Une autre question moins aisée encore à résoudre, est le souvenir de cultes importés d'Asie, surtout de celui de Mithra, qui recruta en Numidie de nombreux adeptes, comme dans tout le monde romain. Il y en eut, mais moins fréquents qu'on ne l'a supposé. On l'a oublié sans doute là où il fut pratiqué, mais on visite le lieu en lui attribuant une sainteté maraboutique ou une hantise par les djnoun, transposition d'objet, mais souvenir perpétué néanmoins. A Cirta (Constantine), un proeses consularis, le glorieux Publius Ceissius Cassius Albinus fit construire un speleus, c'est-à-dire un creux artificiel, sorte de crypte, garni de statues et d'ornements divers. Le nom de la divinité ne figure pas sur la plaque de dédicace aujourd'hui encastrée dans le mur de la Casbah de Constantine, mais la disposition de ce petit temple souterrain est mithraïque, et sa fondation, coïncident avec l'introduction récente de Mithra dans le panthéon numide, tout au moins en ce qui concerne les Romains. Sous le règne d'Aurélien, le culte du Dieu perse faillit devenir officiel et de nombreuses cryptes furent creusées à cet effet dans l'Empire, sous les noms de speleus, spelunca, antrum,

par conséquent des grottes artificielles aussi bien que naturelles aménagées<sup>4</sup>. De même genre est le Mithreus découvert à Philippeville en 1847.

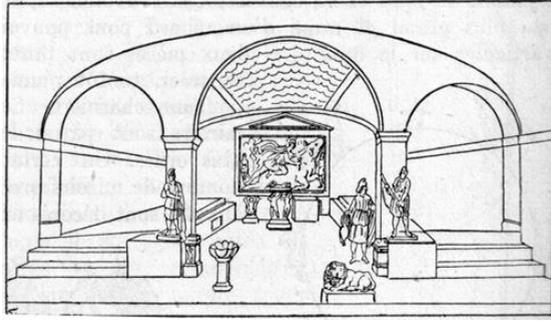


Mithra et Sol pendant un repas

Mais c'est un antre artificiel, quand celui de Constantine était naturel, et aménagé. Voici leurs dispositions : une salle inférieure, précédée d'un portique nommé *apparatorium* ; de là un escalier montait à la crypte proprement dite, composée d'une salle centrale, et deux moins grandes, situées de chaque côté, les *podia*. Dans le fond, était un *adytus* un peu plus élevé, avec un mur de fond sur lequel étaient peintes, mosaïquées ou sculptées la représentation habituelle du sacrifice du taureau, et devant la statue de Mithra, deux autels, avec une petite fosse servant à recueillir le sang des sacrifices et des récipients pour l'eau lustrale. Ceci est en quelque sorte le schéma d'un mithreus à l'usage des gens distingués. Mais, en dehors de ce luxe officiel et étranger, les Berbères faisaient leurs dévotions à un Dieu que les Romains avaient admis dans leur capitolé comme ils le faisaient pour les dieux des peuples vaincus, tolérance connue déjà des Carthaginois, à ce Mithra asiatique, bien avant leur venue, dans de plus simples conditions. Selon les régions, ils pratiquaient le mithraïsme, ouvertement, ou clandestinement ; dans le premier cas, il s'agit de pays restés libres, dans le second, de pays soumis.

---

<sup>4</sup> Evariste Lévi, *Bulletin de la Société Archéol. de Constantine*, 1912.



**Mithraeum de Carnonte (reconstitution)**

Pourquoi, dira-t-on, dissimulaient-ils des mithrei et se livraient-ils en cachette à un culte admis par leurs maîtres romains ? C'est sans doute qu'ils tenaient à ne pas voir ces étrangers se mêler aux cérémonies dédiées à leur Dieu principal, importé de Perse sans doute, mais dont la suprématie était établie. Nous ignorons aussi quels furent les détails de leur rituel. Avaient-ils des prières et des gestes sacrés adressés au même Dieu, mais plus archaïques, et considéraient-ils, les Mithraïstes romains, comme moins orthodoxes ou purs ? Le fait, que les effigies de tous les autres Dieux numides: Iakos ou Iakkos, que notre maître Eugène Lefébure assimilait à Bacchus, Minerve à tête d'éléphant, l'un représenté sur l'arc de triomphe, l'autre au Capitole de Tebessa, par exemple, figurent sur les monuments publics de la Numidie, mais jamais Mithra, signifie-t-il que les Romains ignoraient que les Numides le considéraient comme leur Dieu principal, ou bien que vainqueurs et vaincus avaient une telle vénération pour la divinité asiatique, qu'ils avaient soin de ne pas rabaisser son rang, même au point de vue lapidaire ?<sup>5</sup>

Les prêtres du culte indigène portaient les larges manches et la tiare, les jours de grande cérémonie. La plus importante était celle du printemps,

---

<sup>5</sup> Maitrot de La Mott : *Thêveste*. (Soc. Archéol. de Constantine, 1911.)

consacrée au Dieu endormi pendant l'hiver, revenant à la vie quand le soleil réapparaît dans toute sa vigueur.<sup>6</sup>

Cette cérémonie avait lieu au Medrassen, monument longtemps incompris, situé à gauche de la route du Kroubs à Batna, au Sud de Constantine, que l'on a longtemps prétendu, par assimilation aux Pyramides, être le tombeau des rois numides. C'était assurément un tombeau, non point celui d'un monarque, mais celui du Dieu Mithra pendant l'hiver. C'est de là qu'il sortait au printemps, sous la forme du soleil, pour se poser un instant, au milieu du jour sacré, sur le sommet du monument, ainsi exposé à la vénération des fidèles en extase. Il faut voir dans le terme même de Médrassen, la racine Mithra, à peine déformée. On peut le lire : Face, feu, bonté de Mithra, confiance en Mithra, gloire au Dieu, naissance de Mithra, conformément aux légendes de ces monnaies pehlvies bien connues, mithriaques.

Divers animaux étaient consacrés en Afrique à l'objet de ce culte asiatique ; le lièvre ou le lapin, leporides difficiles à déterminer sur les monuments. On sait que le lièvre est considéré comme un animal représentant le soleil naissant. Il sort des terriers à l'aube et a, dans les traditions sémitiques, la faculté de dormir les yeux ouverts. Les Anciens grecs, témoin Strabon, qui le nomme Etopu, lui attribuaient les mêmes prérogatives. Et le nom signifie bien, celui qui se réfugie dans la terre, vit dans les terriers. Le léporide était donc le symbole de ce qui, caché, voit dans les ténèbres, passe de l'obscurité à la lumière, au lever du jour. Voilà ce qui a donné naissance au passage du culte de Mithra oublié, à un culte simplement solaire, puis agraire, aux mêmes cavernes ou abris en Afrique. Ces cérémonies étaient, en effet, des fêtes du réveil de la terre, du printemps, comme les moussems du Maroc, les réjouissances avec sacrifices de l'Algérie, à Constantine notamment, et en Tunisie. Dans ces deux derniers pays, on a conservé le vieux mot : fête du printemps<sup>7</sup>.

Le Dieu Mithra semble bien être à l'origine de toutes les fêtes de même sens dans l'Afrique du Nord. On a perdu le nom de la divinité, mais les intentions et

---

<sup>6</sup> Lucien : *Deorum Concilium*, ch. LXXIV, 9.

<sup>7</sup> Capitaine Melix : *Les monuments mythriaques de l'Algérie*. (Académie d'Hippone, 1889.)

l'essentiel des rites ont été conservés. Salluste avait donc raison, au moins en partie, quand il considérait les Mèdes, comme ancêtres des Berbères, or ils les gouvernèrent pendant plusieurs années. On connaît les opinions de Plutarque, d'Aurélien sur le rôle de Mithra comme gardien des créatures, celle de Zoroastre qui en faisait l'auxiliaire d'Ormuzd, combattant sans cesse Ahriman pour lui, enlève les âmes des créatures au Prince du Mal pour leur faire franchir le pont d'éternité, le Tchivennd.

Mithra, dans les récits orientaux, est dieu des cavernes, parce qu'il est issu du rocher. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le culte mithriaque ait souvent été à la base, en Afrique comme ailleurs, du culte des grottes. Dans une inscription, il est appelé spécifiquement, Dieu des rochers, ou qui sort des rochers : « Deus invictus Mithra Cautopates ». Les Berbères pratiquèrent ce culte dans des cavernes ancestrales, même sous la toge latine, plutôt que dans les temples somptueux et les capitales. Ils n'avaient pas eu besoin que les légions leur apportent cette religion. C'est à ces Berbères latinisés qu'il faut rapporter les bijoux de bronze et d'or, fibules et phylactères, camées, étrangers cependant aux Numides, qu'on trouve dans les grottes ou abris du massif rocheux de Constantine au-dessus de la couche assez profonde à mobilier néolithique. En 1880, dans les débris de pans de murs, enfouis au-dessous du sol, dans un lieu dit : Jardin du Cadi, M. Dupuis, juge de paix, trouva à Mila une statue colossale informe, érodée par les eaux, d'un seul bloc de marbre, et il est vraisemblable qu'il s'agit d'une effigie mithriaque. Les indigènes racontent que deux Romains, Mellou et sa femme Marioussa, furent assiégés dans la ville de Mila. L'homme mourut, la femme se jeta dans le vide pour échapper au déshonneur. On lui éleva une statue, sculptée à Bône, qui est justement celle du jardin du Cadi. Bône n'existait pas à l'époque romaine, mais la légende semble tout de même prouver que les indigènes ont un souvenir imprécis d'événements réels. Il est probable qu'à Mila, comme ailleurs, les Berbères mithriaques furent assiégés par les latins orthodoxes, qui voyaient en eux les membres d'une société secrète dangereuse. Il y eut là, sans doute, un culte de Mithra, et les descendants de ses sectateurs en ont gardé la vague tradition, usée et déformée comme il arrive souvent.

M. L. Jacquot, autre juge de paix de Mila, relate un fait des plus significatifs<sup>8</sup>. Quand on y défère les indigènes au serment, ce n'est pas comme ailleurs en Islam africain, à un tombeau de saint marabout, situé dans une qoubla, chapelle à coupole, ou mosquée à fleur de terre. On se rend bien à la mosquée de Mila, mais on ne s'arrête pas à la salle de prière, on descend un escalier qui mène à une crypte, où se trouve le tombeau d'un saint personnage. M. Jacquot est persuadé que le marabout a islamisé, sacralisé à la moderne un speleus mithriaque, disparu sous des ruines recouvertes par la mosquée. Une légende, dont nous parlerons bientôt, est attachée à ce monument.

Avant la guerre, un indigène vint à Bône trouver l'un de nous, et lui proposa de le mener en secret dans une grotte souterraine où se trouvaient beaucoup de statues, qu'il appelait des idoles. Il ne fallait pas en parler pour ne pas irriter les djnoun, génies gardiens de ces trésors. Il partit au Maroc, sans avoir pu visiter cette caverne. Il est vraisemblable qu'elle contenait bien des statues. C'est un sacrum comme il y en a beaucoup en Afrique, refuges où les derniers païens avaient mis leurs statues à l'abri, quand le culte chrétien officiel combattait les cultes du pays, dans l'intention de les exhumer si l'époque était plus propice. Cela arriva d'ailleurs dans d'autres endroits d'Algérie, au temps de Julien L'Apostat<sup>9</sup>.

L'indigène superposait, comme très fréquemment en Afrique du Nord, à des survivances plus ou moins confuses, effacées, des vieux cultes, la croyance aux djnoun, habitants des lieux retirés cachés très redoutables et dangereux.

Notre hypothèse est plus admissible que celle qui rapporte uniquement aux superstitions relatives aux génies, à peine transformés par l'Islam, tous les cultes des grottes. Il est possible que certaines ne soient liées qu'à des rites animiques grossiers et rudimentaires de tout temps, mais il est probable que les fêtes et nechra en l'honneur des djnoun, ne sont que la forme presque moderne des cultes anciens beaucoup plus spirituels et compliqués, pratiqués dans la plupart d'entre elles, conformément à la loi de transposition, de remplacement à un

---

<sup>8</sup> L. Jacquot : *La caverne miraculeuse de Sidi Bou Yahya et le culte de Mithra*. (Ibid., 1909).

<sup>9</sup> Maitrot de La Motte : *Théveste* (in *Soc. Archéol de Constantine*, 1912.)

même lieu, qui se vérifie quand l'addition, la superposition avec fusion, ne se produisent pas. Le culte de Mithra aux époques de pleine liberté, en principe s'effectuait à l'air libre, chez les Berbères, mais il fut obligé de se cacher sous terre, de devenir secret. Le même phénomène s'est passé pour les chrétiens, contraints à Rome de se réfugier dans les catacombes. En général, il n'est plus reconnaissable, recouvert par le culte des djnoun, mais il est probable qu'on le retrouvera un jour, à peu près intact, chez certaines tribus de la montagne, encore mal étudiées, à peine masqué d'un léger manteau islamique. Encore une fois, cela n'exclut pas assez souvent aussi la survivance de cultes chtoniens barbares et primitifs mêlés d'un animisme confus.

Certains rites se font en plein air, tels ceux de la Fête du Printemps, commune aux chrétiens et aux musulmans, mais il s'y mêle des offrandes d'encens et de benjoin brûlés contre tel vieux mur, sous prétexte de dévotion à tel marabout imaginaire. Souvenir mithriaque. D'autres sont souterrains. A Bône, on fête une sainte miraculeuse, prétendue patronne de la ville, appelée de son temps Medinat Seybous, la cité de la Seybouse, réputée guérir les femmes de leur stérilité. Fait inusité, indication d'une légende greffée sur un culte chtonien, « Lalla Bouna », a son tombeau du XIIe siècle non pas à la surface, mais enfoui dans les voûtes ruinées des anciennes citernes d'Hadrien qui avaient alimenté autrefois la ville d'Hippone, ancêtre de Bone, si connue par les souvenirs du père berbère de l'Eglise d'Afrique, l'auteur de la Cité de Dieu, le grand Saint Augustin. Quand les citernes furent restaurées dans les temps modernes, on ne put exercer le culte souterrain, les Français construisirent en 1842 un autel, quand une partie des reliques de Saint Augustin furent ramenées de Pavie. C'est sur les marches de cet autel que les musulmans célèbrent la fête du Printemps, et les chrétiens s'excusent d'y participer, en identifiant Lalla Bouna à Sainte Monique, qui ne vint jamais à Hippone<sup>10</sup>.

Légende musulmane, christianisation des rites se juxtaposent, mais les deux derniers, pour effacer le caractère suspect de survivances des vieux cultes païens, dont le souvenir inconscient, confus, persiste à travers les millénaires,

---

<sup>10</sup> Maitrot de La Motte. *Bône anecdotique*, 1912.

au même endroit. L'abri sous roche, peut-être le plus visité de Constantine, celui du Djebel Chettaba, de l'autre côté du Rummel, fut de tout temps un lieu de pèlerinage très fréquenté. La croyance au hanech, serpent en lequel s'incarne un djinn, gardien ou non des trésors de la terre, est générale en Afrique. A Sidi Mimoun, près Constantine, le génie de la source, qu'on voit, dit-on, parfois tout brillant, habite un creux de rocher devant lequel on dépose offrandes et bougies. Puis, c'est la grotte véritable, l'antrum profond du Djebel Taya, vers Guelma, consacré jadis au Dieu berbère Baccax, peut-être déformation de Bacchus, introduite par les Grecs en Lybie, comme le croyait notre maître disparu, l'égyptologue et ethnographe Eugène Lefébure, et métamorphosé en simple djinn toujours révéré<sup>11</sup>.

Il est probable que beaucoup de Dieux numides, étudiés jadis par Toutain, ont pris la forme de Dieux romains, puis se sont confondus avec les esprits des éléments et surtout de la terre, les djnoun en l'honneur desquels on fait diverses nechra, auxquels on a toujours cru dans ces pays, quand nous l'avons dit, les vieux dieux eux-mêmes, oubliés dans leurs caractéristiques, ne se sont pas simplement transformés en génies plus indistincts et en somme, aussi compatibles avec le Qoran qui admet l'existence des djnoun, leur consacre une sourate et de nombreux passages. Mais dans l'Islam, ce ne peuvent naturellement plus être des Dieux, puisqu'il s'agit d'une religion purement monothéiste, ce sont des créatures d'essence élémentaire, surtout ignée, doués d'une existence plus longue que la nôtre, mais mortels, les uns bienfaisants, les autres redoutables, doués de pouvoirs de clairvoyance, de guérison, etc...<sup>12</sup> Et précisément, c'est souvent devant les grottes qu'on vient les invoquer, célébrer certaines fêtes en leur honneur. Nous avons indiqué que ces djnoun sont fréquemment habitants des profondeurs chtoniennes, gardiens des trésors, mais il est juste de noter qu'il y en a d'aériens, sorte de sylphes, d'habitants du feu, nos salamandres, d'autres aquatiques dont les poissons et les tortues, auxquelles on offre de la semoule au miel, des gâteaux émiettés dans les

---

<sup>11</sup> **Mercier : La grotte du Chettaba. (Soc. Archéol. de Constantine, XXXV)**

<sup>12</sup> **Monceaux : La grotte du Dieu Baccax au Djebel Taya. ( Rev. Arch. 1886) ; Toutain : Les cultes païens de l'Empire romain ; III, Les cultes africains.**

ruisseaux, tel celui du Msid, les guelta ou étangs sacrés, ou, par exemple, à la zerda de Sidi Hamida près de Mondovi, arrondissement de Bône, sont les véhicules magiques, les favoris et peut-être les incarnations<sup>13</sup>.

Réserveons à un autre travail, l'évolution des sacrifices animaux aux spelei et aux grottes. A Lalla Bouna, comme à Sidi Mimoun et au Msid, un peu partout, c'est un coq noir. Peut-être ne peut-on attribuer la couleur de cette dernière victime aux anciens cultes, parce que les nègres, sacrificateurs actuels de volatiles en beaucoup de ces lieux, ont aussi apporté dans le Nord cette coutume d'offrir des animaux noirs. La pratique actuelle est-elle soudanaise, ou antique, les deux superposées ? Probablement.

Bons ou mauvais génies, les indigènes ordinaires, car certains tolba (religieux) prétendent entretenir avec eux des relations d'amitié ou même les avoir à leur service, les craignent, et ne veulent à peu près jamais accompagner des Européens dans l'exploitation d'abris un peu profonds ou de grottes pour cette raison. Là aussi, y a-t-il peut-être addition de croyances et aussi transformation du respect ancien en crainte superstitieuse.

Quant au nom d'afrit, plus spécialement donné aux génies souterrains, il paraît bien ancien. Répandu dans des régions arabophones, adopté par des Arabes, il ne peut se rapporter à une racine sémitique, mais nous l'avons dit, doit se rapprocher tout naturellement du mot berbère ifri, grotte. Afrit, gnome de l'ifri. Transposition, attribution analogique, sont des procédés journaliers de l'imagination africaine. Comme ils voient dans les bizarres concrétions de grande taille à la surface à Haumam Meskoutine, les deux mariés et les invités changés en pierre pour leurs péchés, les grandes stalagmites sont pour eux des imprudents pétrifiés pour avoir violé le domaine mystérieux des afrits, telle la noce des Daghran du Dadès et près de Taza.

A propos des rites d'obtention de la pluie, nous avons indiqué que parfois on accomplissait certains d'entre eux à l'entrée de grottes. C'est que ces cavernes

---

<sup>13</sup> **L. Jacquot, La caverne miraculeuse de Sidi Bou Yahya et le culte de Mithra (Soc. Archéol. de Constantine, 1909).**

sont les entrées d'un royaume souterrain qu'habitent une classe de génies de la nature, parmi d'autres esprits. Il est donc inutile d'attribuer aux formes bizarres de certaines concrétions calcaires, stalagmites et stalactites, à la présence de gravures rupestres, ou à la découverte de statues des anciens sacra, l'origine de la croyance aux génies des grottes en général. Il s'agit plutôt d'un respect traditionnel pour d'antiques sanctuaires chthoniens et de souvenirs de cultes périmés jadis prépondérants, aujourd'hui usés, plus ou moins dégénérés. Le mélange de ces survivances avec l'Islam est évident. Citons l'exemple, parmi d'autres de même genre, de la légende du chasseur des environs de Mila, qui rencontra dans la forêt où il s'était égaré un lion énorme. Le fauve, mis en joue par lui, se transforme en un vieillard. Comme le personnage paraissait sympathique, le chasseur entama une conversation avec lui, le suivit dans un souterrain, où il en reçut plusieurs secrets, sous serment de n'en jamais parler. C'était Sidi Bou Yayia dont on trouva un jour le corps inanimé dans la grotte. On l'y ensevelit, et on édifia une chapelle ou qoubba au-dessus. C'est la mosquée où l'on prête serment aujourd'hui<sup>14</sup>.

Ce personnage, susceptible de se transformer en lion, était un afrit, un djinn de religion musulmane, comme l'admet le Qoran. La sourate de la Caverne, verset 20, en parle et recommande de leur construire justement une chapelle au-dessus de leur grotte : « Elevons un édifice au-dessus de la caverne; Dieu, mieux que personne connaît la vérité à leur égard. Ceux dont l'avis l'emporta dans l'affaire diront : Nous y élèverons une chapelle. »

Une sourate entière est d'ailleurs consacrée aux génies ou djnoun. Le « Livre » ne les définit pas aussi nettement que la tradition, mais indique qu'ils peuvent être de religions diverses, bons et mauvais (versets 11 et 14). Les bons, sont ceux qui écoutèrent la lecture du Qoran (verset 1), les mauvais, ceux qui s'y refusèrent et voulurent s'emparer du ciel. Comme il est difficile aujourd'hui de les reconnaître, disent les Arabes, il faut s'en méfier, mais leur offrir des présents, des sacrifices, essayer de gagner leurs bonnes grâces. Basset, à notre

---

<sup>14</sup> L. Jacquot, *La Caverne miraculeuse de Sidi Bou Yahia et le culte de Mithra.* (Soc. Arch. de Constantine, 1909.)

avis, émet une opinion trop exclusive quand il fait des djnoun en gros, le peuple souterrain, car il y en a d'aériens tel Berqan, le chef de l'éclair, d'aquatiques, comme la nymphe Didja, qui fait ruisseler l'eau des cascades, qu'on voit parfois et qu'on entend au clair de lune avec son fiancé Hassan. En somme, les musulmans admettent, comme nos paysans et nos occultistes, l'existence de sylphes, d'ondins, de salamandres et de gnomes, régissant plus ou moins les quatre éléments où ils résident. Retenons que l'Islam africain en révère dans les grottes et dans les montagnes, sans les cantonner exclusivement dans la terre pour cela. Ils peuvent faire du mal, mais aussi du bien. Ils guérissent, accordent à ceux qu'ils aiment l'accès des trésors cachés, prédisent l'avenir, les aident comme nos lutins ou nos fées dans le danger. On dit que Tabet, la Kahena, reine berbère des Aurès, put repousser les Arabes de Ben Nooman la première fois, parce que de puissants djnoun combattaient pour elle (Kahena ne veut pas seulement dire la Cahen, de la famille du Prophète juif, l'aaronide, mais aussi la magicienne, et on connaît le concours que les élémentaires apportent aux magiciens dans les légendes universelles). Il ne faut pas, nous le répéterons bientôt, fournir de leur origine une explication trop unilatérale.

Avant de conclure, reprenons brièvement la classification, admise par Basset, de grottes habitées par les génies, d'après le genre de consultation qu'on y pratique : oraculaires, guérisseuses, ou simplement préservatrices. Quoique l'oracle soit moins subtil et disert que celui des Grecs et des Romains, puisqu'il ne répond souvent que par oui ou par non, bruit pour l'affirmative, silence pour la négative, il semble ici un souvenir atténué de l'Antiquité classique, son usure, sa décadence. Il faut cependant ajouter que souvent les indigènes pratiquent une méthode plus concluante, celle de l'incubation. Ce procédé est extrêmement ancien, Hérodote, lui-même, en parle déjà. On s'étend devant l'entrée de la grotte pour y passer la nuit, ou au pied du tombeau d'un saint marabout. A Mila, la double disposition se remarque, le tombeau se trouve dans la grotte. Le lendemain, on interprète le songe. Les grottes oraculaires sont aussi guérisseuses en principe. En rêve, le remède à prendre, le régime à suivre, seraient souvent révélés... Parfois des sources jaillissent des profondeurs, salutaires par leur minéralisation, réputées curatives par les indigènes pour leur seul caractère souterrain. Consacrées à Moulay Sidi Yakoub, marabout pour les

uns, sultan pour les autres, il est possible que ce nom vienne du Sultan enseveli au Chella près de Rabat, par imitation, car elles sont prises pour guérir la syphilis également dans les diverses localités.

Il est plus probable encore que ce nom dissimule le chef des djnoun, comme à Tlemcen<sup>15</sup>.

Les grottes peuvent aussi être nuisibles aux maisons ou aux récoltes du voisinage, par les animaux qui sont censés y habiter. Généralement, on leur laisse leur part de nourriture et on transporte ailleurs les mauvaises influences. En effet, en Algérie, comme au Maroc, on prend quelquefois deux poupées, l'une habillée en homme, l'autre en femme, et on les promène dans les champs, où elles ramassent les mauvaises influences dans les plis de leurs vêtements et on les dépose ensuite avec deux pains, pétris sans sel (on sait que les génies dans les deux mondes ont horreur du sel, à l'entrée d'une grotte, ou sous un arbre, à défaut de grotte, en somme dans un endroit sombre, et l'on se sauve pour laisser les djnoun dévorer les pains. Dans d'autres tribus, on élève un Kerkour, tas de pierres magique, analogue au cairn des îles britanniques, auquel chacun vient apporter sa pierre, soit pour se débarrasser des influences néfastes, soit en guise d'ex voto, ou avec l'intention de réalisation d'un souhait. Ailleurs, on se lave dans l'eau qui sort des grottes et, le plus souvent, on y ondoie sa chevelure, car les djnoun, dit-on, aiment à s'y cacher. C'est le cas de la source du Chella, près de Rabat. Cela explique, en dehors de la nécessité de constituer des réserves d'eau, le fait que l'on trouve toujours des bassins aménagés à l'entrée des grottes naturelles ou artificielles, par exemple à Sidi-Bou Rorhab, près de Constantine<sup>16</sup>.

Les israélites, les femmes surtout, si conservatrices, fréquentent ces sources, dans le même but que les musulmanes et les musulmans, fréquemment au Maroc, çà et là en Algérie, particulièrement à Tlemcen et à Constantine. La

---

<sup>15</sup> Maitrot de La Motte : *Le Chella*. (Soc. Archéol. de Constantine, 1920)

<sup>16</sup> H. Basset : *Le culte des grottes au Maroc*. (Alger, 1928) ; Probst-Biraben : *Le Serpent, persistance de son culte dans l'Afrique du Nord*. (Journal des Africanistes. Paris, 1933) ; Maitrot de La Motte : *Les ruines dites portugaises des Douthala*. (Archives Berbères, 1916.)

participation des juifs à la plupart des visites ou fêtes traditionnelles africaines à des lieux hantés ou consacrés jadis aux cultes païens, s'explique, nous l'avons dit, par l'origine berbère de la majorité des Africains du Nord de religion mosaïque.

Le culte des grottes, révérence à des défunts au préhistorique, à des génies locaux, puis à des Dieux berbères inconnus ou mal étudiés encore, faute de sources écrites suffisantes, à des divinités puniques ; probablement à certaines du panthéon gréco-romain, surtout à Mithra, dégénéré, depuis l'Islam, a donc fini en un culte aux djnoun, admis par le Qoran et qui masque leur hétérodoxie. Les noms ont été oubliés, mais une conscience obscure des religions professées aux mêmes lieux, s'est conservée, plus ou moins confuse, profondément.

Revue Anthropologique. 49ème année — Tome LXVIII. — Avril-Juin 1939



**Matmata - vue générale**



## Louis Leschi

Odette Goinard



Louis Leschi ; Bastia 1893 - Alger 1954

**Historien, épigraphiste, archéologue, savant renommé, Louis Leschi a exercé une profonde influence sur le développement de la recherche archéologique en Algérie.**

Louis Leschi est né à Bastia le 2 décembre 1893. Fils d'universitaire, il suit lui-même un cursus exemplaire dont les débuts furent interrompus par le premier conflit mondial. Mobilisé, il fait vaillamment son devoir dans l'armée.

Entré à l'école Normale Supérieure en 1919, il obtient l'agrégation d'histoire en 1922. Membre de l'Ecole française de Rome de 1922 à 1924, il suit les cours des historiens René Cagnat et Jérôme Carcopino, spécialistes de l'Afrique romaine. De ce fait, il est envoyé en Algérie auprès du grand archéologue Stéphane Gsell. Conquis par l'Afrique romaine, il trouve là sa vocation<sup>17</sup>.

Nommé professeur au lycée d'Alger, il occupe son poste jusqu'en 1932. Membre du bureau de la Société historique algérienne, il en deviendra vice-président en 1944. En 1942 il est devenu correspondant de l'Académie des

---

<sup>17</sup> René Cagnat et Stéphane Gsell ont fait l'objet d'une biographie disponible sur le site MAN ([www.memoireafriquedunord.net](http://www.memoireafriquedunord.net))

Inscriptions et Belles Lettres. Dès 1926, il est également associé aux recherches menées par Eugène Albertini<sup>18</sup> et il donne des cours à la Faculté d'Alger. Puis, Albertini étant nommé au Collège de France, Leschi devient son successeur à la direction du Service des Antiquités de l'Afrique du Nord. Bien que, du fait de ses nombreuses activités, il ait négligé de faire sa thèse de doctorat, il poursuit son enseignement à l'Université comme « professeur détaché » mais il n'aura jamais de chaire. Passionné par l'enseignement, il ajoute à l'histoire des antiquités de l'Afrique du Nord, un cours d'histoire ancienne et un autre d'épigraphie, matière où il excelle. Pendant la période de guerre de 1939 à 1945, il se charge en outre de l'enseignement du latin à l'Université. A partir de 1946 il accueille et guide les jeunes membres de l'Ecole française de Rome.

Parallèlement à cette lourde tâche d'enseignement, Leschi poursuit ses recherches sur le terrain, parcourant toute l'Algérie à la découverte de sites archéologiques. Soutenu par la Direction des Antiquités et des Beaux-Arts du Gouvernement Général de l'Algérie, il avait trouvé des collaborateurs compétents. Il distribuait les tâches, les conseillant et les guidant sans cesse.

C'est sous son contrôle direct et continu qu'on lui doit entre autres le grand champ de fouilles d'Hippone dirigé par M. Marec, ainsi que les fouilles du fort byzantin de Timgad menées par Godet, celles de Djemila dirigées par Mile Allais, celles de Lambèse, Cherchel et Tipasa.



**Ruines de Timgad**

---

<sup>18</sup> **Albertini (1880-1941) historien et épigraphiste spécialiste de l'Afrique du Nord romaine.**

Son action en tant que Directeur du Service des Antiquités a été marquée par plusieurs initiatives importantes. L'organisation des musées comme ceux de Timgad, Tipasa, Cherchell, ont été pour lui un souci constant. Il a pris une part extrêmement active à de nombreuses publications.

Louis Leschi n'était pas seulement un administrateur de bureau. Sa plus grande joie était de prendre la route, d'aller voir sur place les ruines mises au jour et de déchiffrer les inscriptions. Sur le terrain il se trouvait dans son élément, il voyait tous les détails et indiquait d'un doigt avisé le point à explorer.

Grâce au colonel aviateur Jean Baradez il a été l'initiateur de la pratique de l'archéologie aérienne en Afrique du Nord dont les résultats ont permis des découvertes particulièrement intéressantes publiées dans un livre qui a fait date : *Fossatum Africae* (J. Baradez Alger 1949).

Louis Leschi était toujours plein de projets. Sa brusque disparition le 7 janvier 1954 a mis fin à plus de trente ans de travail intensif qui a fait considérablement avancer l'œuvre de l'archéologie, si féconde en Algérie.



**Temple de Djemila**

### **Parmi ses œuvres**

Louis Leschi a laissé à partir de 1923 de très nombreux articles scientifiques traitant d'archéologie et d'épigraphie publiés dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, dans les *Mélanges de l'École*

française de Rome, dans la Revue africaine . Il a aussi rédigé des ouvrages grands publics et des guides de sites archéologiques, notamment celui de Cuicul. Il a participé à l'édition des Tablettes Albertini. Parmi ses publications citons :

- *Djemila Cuicul de Numidie : toute une cité de l'Afrique romaine*, Alger, 1938.
- *Le Centenarium d'Aqua Viva près de M'doukal (Commune mixte de Barika)*, Alger, 1943.22 p.
- *Tipasa de Maurétanie*, Alger, 1950, 53 p.
- C. Courtois, L. Leschi, C. Perrat, C. Saumagne, Tablettes Albertini. *Actes privés de l'époque vandale (fin du Ve siècle)*, Paris. 1952.
- Avec des photographies de Marcel Bovis, *Algérie antique*, 1952, 199 p.
- *Djemila, antique Cuicul*, Alger, 1953, 64 p.
- *Études d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaine*, Paris, 1957.

## **Bibliographie**

- Albert Grenier, *Éloge funèbre de M. Louis Leschi, correspondant français de l'Académie*, (CRA1, 98-1, 1954, p. 14-18
- Marcel Durry, *Nécrologie : Louis Leschi*, MEER, 66, 1954. p. 323-325.
- Jean Despois, *Louis Leschi 1893-1954*, *Revue Africaine*, 1954, p. 27-40.



## **Le musée Yves Saint-Laurent à Marrakech**

**Odette Goinard**



**Yves Saint-Laurent Oran 1936 - Paris 2008  
(dessin de Reginald Gray)**

Après trois ans de travaux le musée Yves Saint-Laurent a ouvert ses portes à Marrakech.

C'est en 1966 que le célèbre couturier eut un tel choc en découvrant la ville ocre, qu'il avait décidé, avec Pierre Bergé, d'y acheter une maison et d'y revenir régulièrement. Le Maroc aura une grande influence sur son travail. Il y trouvait l'inspiration dans les couleurs, les habits des femmes, les foulards, les sarouels et les djellabas. C'est dans sa demeure marocaine, « l'oasis », qu'il s'enfermait pendant quinze jours avant chaque collection pour dessiner ses lignes.

Ce musée a été inauguré le 19 octobre 2017. Il accueille une partie de sa collection qui compte quelque 5000 vêtements, 15000 accessoires de haute

couture, ainsi que des dizaines de milliers de dessins, conservés 5, Avenue Marceau dans les murs d'un musée qui a également ouvert début octobre.



A deux pas du jardin Majorelle, oasis de verdure, rénové par le créateur français au début des années 1980, le bâtiment de 4000 m<sup>2</sup> se compose d'un espace d'exposition permanent de 400 m<sup>2</sup> une salle d'exposition temporaire, une galerie de photographies, une bibliothèque de recherches rassemblant plus de 5000 ouvrages, un auditorium de 150 places, une librairie et un café avec terrasse. Il se veut un lieu vivant. Une rotation est prévue pour réactiver constamment l'exposition.

Des œuvres artistiques y sont exposées. Aux peintures orientalistes de Jacques Majorelle, succéderont des modèles de Nourredine Amir, jeune créateur marocain, puis des sculptures de Simone Fattal avec une mise en scène de Robert Wilson.

Trois cent mille visiteurs sont espérés pour la première année.

Le bâtiment est drapé dans une vêtue de briques assemblage de cubes rappelant la trame d'un tissu. Blanc et lumineux, l'intérieur ressemble à la doublure d'u vêtement.

On peut lire sur le frontispice de l'édifice la citation suivante d'Yves Saint-Laurent « bien qu'habitué à la lumière et aux couleurs de l'Afrique du Nord, c'est plus tard, lorsque je découvris le Maroc, que je compris que mon propre chromatisme était celui des zelliges (éléments de décors de l'art maghrébin), des zouacs (ornements) des djellabas et des caftans. Les audaces qui sont depuis

les miennes, je les dois à ce pays, à la violence des accords, à l'insolence des mélanges et à l'ardeur des inventions. Cette culture est devenue la mienne, mais je ne me suis pas contenté de l'importer, je l'ai annexée, transformée, adaptée. »

# Majorelle retourne au Maroc



**Odette Goinard**

Nous avons publié la biographie de Jacques Majorelle (1886-1962) à laquelle nos lecteurs peuvent se reporter sur le site MAN (*Les Cahiers d'Afrique du Nord* n° 15). Nous avons évoqué les différentes étapes de la vie de ce grand peintre, natif de Nancy, qui, pour des raisons de santé s'était rendu à Marrakech en 1917. Enchanté par cette ville médiévale, ébloui par sa lumière et ses couleurs, il s'y était installé pour le reste de ses jours, ne cessant de dessiner et de peindre, s'inspirant des scènes de la vie quotidienne et des paysages montagneux de l'Atlas. Il avait acheté un grand terrain dans la palmeraie où il construisit sa maison, la villa Bou Saf Saf, décorée dans le style Art Déco par Paul Sinoir, qui abrite aujourd'hui le Musée berbère dans le jardin Majorelle. Il avait exposé ses œuvres en France et au Maroc avec un grand succès.



**La villa Majorelle**

En 2017, deux expositions ont été consacrées à Jacques Majorelle l'une à Paris Galerie Ary Jan (10 au 28 octobre), l'autre à la fondation Jardin Majorelle

à Marrakech (du 19 octobre au 6 février 2018), à l'occasion de l'ouverture du Musée Yves Saint-Laurent<sup>19</sup>.

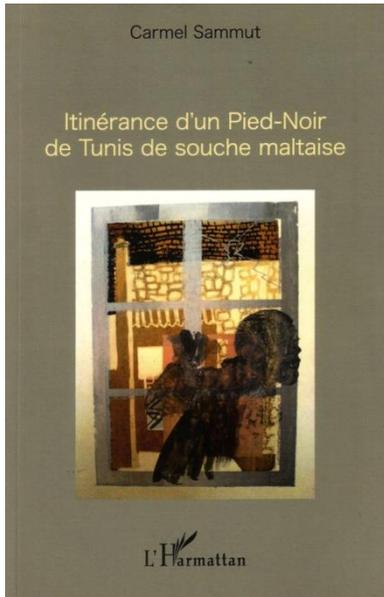
Cette dernière exposition qui présente une sélection de peintures à l'huile, à la gouache, et des pastels, est accompagnée d'un catalogue des œuvres de l'artiste, publié aux Editions Norma. Grâce aux recherches menées par deux experts des Arts Déco, Félix et Amélie Marcilhac, cet ouvrage réunit plus de 1.400 documents, peintures, dessins, photos, illustrations, notices biographiques et bibliographiques, témoignant de l'œuvre de Majorelle. Ainsi est pérennisée une des figures emblématiques de la peinture orientaliste.

---

<sup>19</sup> **L'inauguration de ce musée fait l'objet de l'article précédent.**



## Itinéraire d'un Pied- Noir de Tunisie de souche maltaise



Carmel Sammut – L' Harmattan Paris 2017 – 232 p - (24€)

Dans ce roman, Carmel Sammut donne la parole à un professeur de sociologie à la retraite qui, guetté par la sénescence, tente de ranimer ses souvenirs. Il veut surtout remonter aux sources de la famille un père, cocher de fiacre et amateur de chevaux racés à Tunis puis à Sousse pendant la guerre, une mère francophile, mais tous deux sujets britanniques parce qu'immigrés maltais. Il revoit sa scolarité brillante au lycée Carnot de Tunis. Le départ inéluctable après l'indépendance car ils étaient rejetés par les Tunisiens comme étrangers. Une vie à recommencer en France, des aïeux préférant mourir sur place et enterrés au cimetière du Borgel. Et Malte ancestrale disparue, devenue anglophone, membre de l'Union Européenne, accueillant des réfugiés africains, devenue terre d'immigration alors que ses propres enfants autrefois

s'expatriaient car elle était trop petite et trop pauvre pour les nourrir. « Du reste les Maltais n'avaient rien à voir avec ceux de Tunisie ». Et lui, pur produit de l'Université française, se sentant l'héritier du Siècle des Lumières et de la Révolution française, tellement français, se trouve soudain déchiré lorsqu'il apprend l'attentat du Bardo, alors simple faubourg champêtre où il vécut son enfance, à l'ombre du Musée. Avant de sombrer « dans un crépuscule intérieur », il refait dans un rêve délirant les itinéraires de l'élève qu'il fut à Tunis. Il regrette aussi de ne connaître du maltais que ses parents parlaient entre eux que des bribes de chants traditionnels à la guitare sèche, entendus dans son quartier sans les comprendre. Il évoque Montesquieu et après la lecture de ce monologue vivant et émouvant, nous le questionnons aussi « Comment peut-on être Maltais de Tunisie ? »

Annie Krieger- Krynicki



**Le musée du Bardo en 1908 – l'escalier des lions**

## Extraits du Chapitre 30

« Le temps véritable n'est pas celui de la mémoire, ou celui de l'éternel retour, il est le temps de la précarité de la présence. »

Gaëtan PICON

Cette nuit, j'ai assez bien dormi. D'une seule traite. Mon réveil est moins difficile qu'à l'accoutumée. Je remonte les volets de ma fenêtre et le soleil m'éclabousse au visage. Une très belle journée s'annonce et je me dis que c'est l'occasion rêvée de réchauffer ma vieille carcasse. Malgré des problèmes de mobilité, je m'exhorte à la mettre en mouvement. C'est peut-être le dernier printemps qui vient à ma rencontre : il faut donc en profiter. Après avoir pris un petit-déjeuner et fait une toilette rapide, j'informe Claire que j'ai envie de me promener. Elle me regarde avec tristesse lorsque je lui précise que je me rends à Tunis et que je me baignerai à la plage de La Goulette si la température de l'eau est bonne. Je n'ose pas lui demander de m'accompagner sachant qu'elle est indifférente à ce plaisir estival. Rôtir au soleil toute la journée sur une plage ne l'intéresse pas du tout. Connaissant mes origines méditerranéennes, elle admet que ce loisir est important pour moi. Je sens qu'elle ne veut pas me contredire, mais elle paraît inquiète : ma décision l'étonne et semble la mettre dans l'embarras, voire le désarroi. Elle ne croit tout de même pas que je risque de me noyer. Avec mes problèmes d'articulation et mes muscles avachis, je barboterai plus que je nagerai. Suis-je en train de demander l'autorisation à ma femme d'aller à la plage comme je le faisais avec ma mère lorsque j'habitais la Tunisie ? Un décalage dans le temps, probablement.

Pour m'y rendre, je prendrai le bus n° 3 qui relie la commune du Bardo à la ville de Tunis. Je descendrai à l'arrêt : « Rue de Rome » — celui qui me rapprochait le plus du Lycée Carnot que je fréquentais. Je remonterai l'avenue Habib Bourguiba au bout de laquelle se trouve la gare du TGM (Tunis, Goulette, Marsa). Je m'arrêterai à la Goulette, ma station balnéaire préférée, celle qui accueille la moitié des Tunisois pendant les chaleurs étouffantes de l'été.



**Ancien débarcadère et fort de La Goulette en 1908**

C'était encore pire lorsque le sirocco, ce vent chaud du Sud, arrivait jusqu'à la ville de Tunis : nous étions obligés de déménager –avec armes et bagages vers les plages en attendant que la fraîcheur revienne. Quelle chance inespérée d'habiter une ville à proximité de la mer, à quelques encablures à vol d'oiseau. La plage de La Marsa m'attire moins, elle reste cependant intéressante pour son fameux « Saf-Saf », une attraction touristique très prisée: un dromadaire, les yeux bandés, tourne continuellement dans un espace réduit pour faire remonter l'eau d'un puits !

Aujourd'hui, je reprends mes vieilles habitudes, celles d'un Tunisois amoureux de ces magnifiques bords de mer qui s'étalent sur toutes les villes côtières. Cela me changera évidemment de mon appartement parisien où je vis enfermé à longueur de journée. Lorsqu'on réside à Paris, il est difficile de se rendre tous les jours à la plage, il faut en avaler des kilomètres avant d'y arriver. En moins d'une demi-heure, vous vous retrouvez sur une belle plage tunisienne, celle que vous avez choisie parmi toutes celles qui s'offrent à vous. Je n'y passerai pas toute la journée pour ne pas « bronzer idiot » comme le laisse entendre ma femme. Je ferai un crochet par Tunis intra-muros pour redécouvrir les rues qui me rappelleront mes origines : la rue des Maltais, la rue Malta Srira, la rue La Valette. Je ne sais pas si j'arriverai encore à les repérer : depuis

l'indépendance, le nom des rues a été changé pour correspondre à l'identité tunisienne. Je dois donc me munir d'un plan ancien, datant de l'époque coloniale. Au cas où les bouquinistes tunisiens n'en disposeraient plus, j'en consulterai un à la bibliothèque de Souk-el Attarine, la bibliothèque nationale, installée dans le quartier de La Médina. Sur Internet, je trouverai également les indications nécessaires. Je visiterai avec beaucoup d'émotion le quartier de Bâb el-Khadra qui a été rénové et qui ne ressemble plus à celui où les Maltais vivaient en masse entre les deux guerres. Le patio où je suis né a été rasé pour moderniser la ville de Tunis, il était situé à la Place des légumes. Non loin de là, le Lycée Carnot est toujours présent à la rue Guynemer. Il a changé de nom et s'appelle désormais le Lycée Bourguiba. C'est ce lycée qui m'a fait entrer dans la langue et la culture françaises, une institution coloniale qui m'a ouvert les portes de la France et appris le laïcisme favorisant le vivre ensemble. Ma promenade dans Tunis, je la pousse jusqu'à la rue des Salines où se trouvait l'atelier de charronnage de mon grand-père paternel ; je me dirige ensuite vers la rue Souk-bel-Khir où mon père exerçait son métier de charron, j'aboutis à l'avenue Roland Garros, devant l'un des fondouks où logeaient mes grands-parents maternels qui s'en servaient également de remise pour leurs fiacres et leurs chevaux. C'est dans ce quartier arabe de la ville de Tunis que les Maltais s'étaient regroupés et avaient cohabité avec les Tunisiens. Je n'y ai pas réellement vécu, mais, lorsque je m'y promène, j'assume l'identité maltaise de mes ancêtres. Je me demande parfois pourquoi les Maltais de Tunisie, installés en France, ont fait l'impasse sur leur histoire tunisienne. J'aime bien retrouver mes origines maltaises étrangement mêlées à mes sources tunisiennes. Je m'éloigne finalement du quartier de Bâb el-Khadra pour entrer dans ce qu'il était convenu d'appeler la ville européenne. Où croyez-vous que je me dirige ? Vers le Café de Paris qui fait l'angle de l'avenue Habib Bourguiba et de celle de la Liberté, ce fameux café, un lieu de rendez-vous obligé de tous les Tunisois, fiers de l'être. C'est à la terrasse du Café de Paris que je m'installais — lorsqu'il faisait beau — pour jouer à l'écrivain: pendant des heures et des heures, je noircissais des pages et des pages, me donnant l'illusion heureuse d'écrire un roman philosophique ! Encore étudiant, j'étais convaincu que je serais plus tard un auteur célèbre comme Jean-Paul Sartre dont j'appréciais la théorie sur l'existentialisme. Il avait

composé son chef-d'œuvre « La nausée ». Moi aussi, je divulguerai mes idées philosophiques en écrivant des romans. Je ne suis pas entré au Café de Paris, j'ai préféré poursuivre mon chemin.

Où va me conduire l'avenue de la Liberté que j'emprunte ? Elle est longue, cette avenue. Elle me semble interminable. Je me rassure en me disant qu'elle finira par aboutir quelque part. Ce n'est tout de même pas une avenue sans fin. J'arrive finalement à Place de la République. Dans mon souvenir, il n'existait pas, à Tunis, une place portant ce nom. Peut-être que le mot « république » est désormais transcrit en caractères arabes depuis l'indépendance tunisienne : « jumurriya ». La Tunisie, très francophone, avait pris la précaution d'écrire tous les intitulés de rue ou de place en arabe et en français : ce bilinguisme était à l'honneur d'un pays arabo-musulman qui ne reniait pas l'apport français, même s'il était d'origine coloniale. Quel ne fut pas mon étonnement en découvrant que je me trouvais Place de la République, dans le neuvième arrondissement de Paris ! En empruntant l'avenue de la Liberté à Tunis, je suis arrivé à Place de la République en France. Je suis passé d'un pays à l'autre sans m'en rendre compte physiquement.

Installé dans mon fauteuil à bascule, j'ai envie de me laisser bercer par des souvenirs empruntés dans les livres d'histoire : le Bardo évoque évidemment le traité de 1881 qui lia le destin de la Tunisie à celui de la France pour une période de quatre-vingts ans au terme de laquelle l'indépendance tunisienne fut acquise. Ce fait historique ne doit pas cacher la beauté légendaire du lieu telle qu'elle a pu être décrite par des voyageurs français du siècle dernier. Un décor des Mille et une Nuits faisant du Bardo une sorte d'éden. A quelques kilomètres de Tunis, sur plusieurs hectares, furent bâties de somptueuses maisons princières au milieu d'espaces verdoyants privilégiés par l'eau et le soleil. Ce sont les beys de Tunis qui sont à l'origine de cet écrin de verdure assimilée à une oasis. Je me laisse aller à la rêverie : je me représente le Bey, empruntant avec son fiacre royal la route empierrée conduisant à son magnifique palais pour y donner de fastueuses réceptions à l'occasion de fêtes musulmanes. Je m'imagine aussi les splendeurs passées de l'époque beylicale. Des appartements d'apparat princier, des salles d'honneur où s'alignent

majestueusement les portraits des derniers beys de la dynastie husseinite, des salles de cérémonies officielles avec des fauteuils dorés sous des baldaquins rouges, des salles de condamnés à mort où la justice beylicale était rendue souvent de manière arbitraire, des appartements féériques pour les belles princesses de la cour beylicale. Des cours de marbre, des salons des glaces, des patios de harem où de jeunes mauresques attendaient d'être honorées par les dignitaires du royaume, des kiosques de repos où des esclaves noirs agitaient nonchalamment des chasse-mouches géants pour vous donner un peu de fraîcheur. Pour accéder à ces luxueuses demeures aux plafonds dorés et aux lambris de marbre de Carrare, il fallait gravir les marches de l'escalier où six lions blancs, figés sur chacune des rampes, vous observaient de façon débonnaire, semblant monter la garde avec les soldats du bey dont la caserne est toute proche.



**Palais du Bardo en 1908 – grande salle de la mosaïque de Sousse**

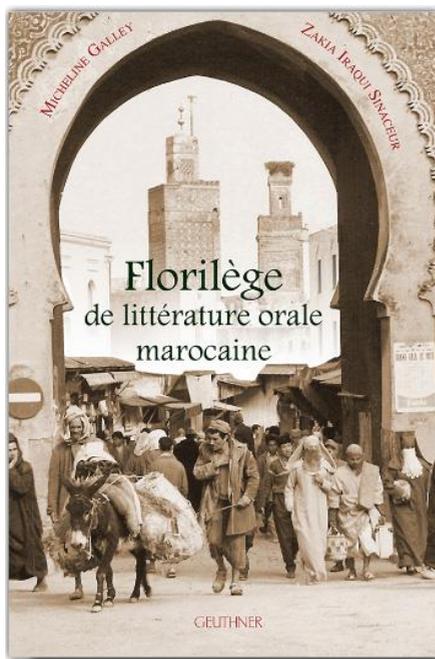
Le magnifique palais du Bardo est devenu le musée national du Bardo, célèbre dans le monde entier, par la richesse de ses collections qui reflètent l'histoire de la Tunisie. Le terme de Bardo participe à ce décor féérique, il fait référence aux jardins du Prado du temps de la splendeur musulmane de l'Andalousie. C'est un émerveillement de découvrir la profondeur historique du passé tunisien à travers ce musée syncrétique. Les périodes, préhistorique,

puisque, grecque, romaine païenne, paléochrétienne et arabo-musulmane, renaissent au rythme de la visite des 6 départements qui les structurent. C'est au Général Khaznadar, un grand réformiste tunisien, que revient le mérite d'avoir décidé de la transformation de ce palais beylical en un musée national ; le Protectorat français s'en chargea entièrement, sa démarche implicite étant de faire resurgir le passé chrétien de la Tunisie romaine. Dès l'accession à l'indépendance, les autorités tunisiennes ont installé leur parlement national sur le site du palais du Bardo. L'originalité de ce musée, c'est la prise en compte des présences juive, chrétienne et musulmane au cours des siècles. Un lieu de mémoire reflétant toutes les cultures du bassin méditerranéen. L'Islam est dans la continuation de l'histoire tunisienne, contrairement à ce que veulent faire croire des intégristes musulmans convaincus d'une rupture radicale avec les religions qui l'ont précédé.

L'inauguration officielle du Musée national du Bardo se déroula le 7 mai 1888. Si elle tendait à présenter cette réalisation comme le symbole du colonialisme français triomphant, elle eut cependant le mérite de donner une impulsion nouvelle à des fouilles archéologiques qui se sont perpétuées avantageusement depuis l'accession à l'indépendance. Elles font revivre la mosaïque des peuples aux origines très diverses, qui se sont succédé au cours des siècles, c'est-à-dire les Berbères, les Phéniciens sémitiques, les Romains, les Vandales germaniques, les Byzantins, les Arabo-musulmans, les Siculo Normands, les Hispano-mauresques, les Turco-Balkaniques, les Caucasiens et les différents Européens islamisés. Les collections proviennent du sol tunisien et reflètent ainsi de manière authentique l'histoire du pays, ce qui n'est pas le cas de la plupart des musées dans le monde. Cela constitue un incomparable instrument pédagogique pour la connaissance historique et artistique d'une nation. Me vient subitement à l'esprit la Mosaïque romaine de Sousse, celle représentant Virgile, composant l'Énéide, inspiré par deux muses : Clio et Melpomène. Une magnifique mosaïque datant de la fin du 2<sup>e</sup> et du début du 3<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., je l'avais découverte à l'occasion d'une visite organisée par l'un de nos professeurs du Lycée Carnot de Tunis. Je m'en souviens encore, car nous étions en train d'étudier l'Enéide en classe de latin, je m'interrogeais sur ce poète, et j'eus la surprise de le « rencontrer » dans l'une des salles du musée.

Rencontre à travers un objet artistique, ce qui le rendait plus vivant que les mauvaises reproductions photographiques en noir et blanc de nos livres scolaires ! Est-ce cette rencontre virtuelle qui m'a fait aimer ce poète et obtenir les meilleures notes en version latine ? Sans doute que oui ! Je tremble à l'idée que c'est dans la salle des antiquités romaines qu'a eu lieu l'attentat : Virgile en aurait-il été victime ? Je suis rassuré, lorsqu'une radio locale annonce que la fusillade s'est produite dans celle dédiée à l'art oriental ottoman. C'est une façon de parler, car cette salle magnifique raconte la Tunisie beylicale liée à l'Empire ottoman.

## Florilège de littérature orale marocaine (Geuthner Paris 2016)



Micheline Galley, Zakia Iraqui Sinaceur – Geuthner 2016 – 678 p - (48€)

Dans cet ouvrage de plus de 600 pages, original et traduction en vis à vis, Micheline Galley, directrice de recherches au CNRS, a remis au jour un livre ambitieux *La Chrestomathie marocaine de Georges-Séraphin Colin*. Ce linguiste (1893-1977) avait recueilli des contes, fables et proverbes en dialectes de Tanger, Marrakech, Meknès, Salé et Fès. Ce titre, courant au XIX<sup>e</sup> siècle, couvre les sources littéraires faisant autorité et qui sont dignes d'être étudiées. Collectés en leur temps, ces récits oraux ont toute la saveur de l'improvisation et du vécu. Micheline Galley s'est fait aider pour la traduction par Zakia Iraqui-Sinaceur, linguiste marocaine, fille d'un professeur d'arabe

dialectal dans les écoles françaises de Fès, elle même a dirigé, en 1994, la publication du *Dictionnaire Colin d'arabe dialectal* en huit volumes.

Les récits sont savoureux, pleins de verve et les dialogues saisis sur le vif avec pour cadre les souks, les marchés campagnards, les jardins, les places et pour acteurs les marchands ambulants, les femmes et leurs chamailleries sur les terrasses, les montagnards bernés par les citadins, les voyageurs égarés, avec une condescendance envers «les nègres», selon l'expression pour désigner les descendants d'esclaves ; méfiance envers les juifs, ruses et tromperies de femmes comme dans Aïcha la duplice. Abondent les types de personnages de ces comédies saisies sur le vif : magistrats honnêtes ou corrompus, épouses fidèles ou adultères, séducteurs inventifs et sans scrupules, maris volages ou aveugles. Avec aussi des descriptions de la vie sociale en 1939 et la place donnée aux fêtes et pratiques religieuses, « pèlerinages, sacrifice du mouton, Ramadan et recours aux saints protecteurs ». Thème qui intéresse d'ailleurs au plus haut point l'auteur qui écrit de nombreux textes sur la culture populaire à Malte et des rites comme celui de l'Imnarja, fête de la lumière, ou du solstice d'été, certainement pré-chrétienne ( 28-29 juin ) mais qui se perpétue de nos jours avec la Saint-Pierre-Saint- Paul dans l'île.( in Revue Religions et Histoire N° 52 . Paris 2013). Les contes, anecdotes et scènes vécues constituent la première partie avec les aventures de J'ha (avatar de Goha, l'Égyptien ou de Djahan le Maltais dans la littérature populaire de la Méditerranée) : Typologie de l'enfant pauvre souvent orphelin de père; il incarne les humbles et les démunis : il est naïf mais appréhende aussi les choses avec un regard neuf et rusé et en tire des solutions inouïes : Il est capable de vendre un œuf de jument ! :« Fais le fou, tu gagneras » car la Providence veille sur lui. Il dialogue avec les oiseaux, les fourmis qui savent lire.

Ce qui nous amène aux fables (III). Beaucoup sont reprises de celles de La Fontaine. Mais les animaux du Maghreb sont plus variés et locaux : le chacal remplace le renard, le lion, le loup. Les animaux vont par couples d'associés : le hérisson honnête et le chacal impudent ; la brebis et le lévrier sloughi pour contrer le chacal ; le lion imbu de sa puissance est berné par l'alliance

du bouc, du coq, de l'âne et du bélier. Car la ruse l'emporte... la ruse, toujours la ruse qui protège le voleur inventif. Les oiseaux sont omniprésents : le fils de la cigogne a épousé, malgré les avis maternels, la fille du faucon. Mais il ne peut la nourrir car elle exige des rongeurs vivants qu'il ne peut lui procurer, refusant les vermisseaux, les poissons et les grenouilles ! Moralité : ne pas se marier hors de sa tribu ! Chaque fable contient une morale ou un avertissement, tel le sort du mangeur de haschich, soi-disant dévoré dans sa torpeur par le chat.

Ce dont témoignent ainsi les textes consacrés aux proverbes (IV) qui témoignent d'un certain scepticisme, voire d'un cynisme tiré d'une observation impitoyable des faits de société : « Le chameau ne voit pas sa bosse » ; « Aucun chat ne fuira la maison où l'on célèbre un mariage » ; « Couper les oreilles d'un âne n'en fera pas un cheval » ou « Si tu vois deux personnes en harmonie, sache que l'une fait preuve d'endurance » !

Enfin l'ouvrage se termine par des énigmes (V) posées aux enfants ou aux adultes : « S'ils n'existaient pas, je ne serai pas venu jusqu'à toi » ou « Notre poule est tachetée, elle apporte des nouvelles du monde entier »... ...Pour avoir la solution, rendez-vous à la page 658 et suivantes ...

Annie Krieger- Krynicki